—Que me donnes-tu, si je te livre la tête de Kanécabanishcum ?

—Le prix de dix chasses !

—Tu as bien parlé ! Avant deux lunes, Kan mourra !

—Tu seras vengé !

—Mais si tu tues le coupable, je n'aurai pas la satisfaction de verser son sang ?

—Ecoute ! Kan aime une femme belle et douce comme le lys des prairies ; elle deviendra ton épouse.

—Mon frère est rempli de sagesse !

Et Tiffoë retourna à sa cabane du lac Kemp.

(A CONTINUER.)

LE RÊVE DU CAPITAINE.

(Traduit de l'anglais de J. A. H. Leeds, de Mégantic, pour *l'Album de la Minerve.*)

I.

Notre époque peut se nommer à juste titre l'âge du doute. La civilisation s'est débarrassée de toute croyance qui ne se rapporte point à des fait patents, qui tombent sous les sens et que l'on peut démontrer géométriquement. Tout est mis en question avant d'être accepté. Jusqu'à la foi de nos pères que l'on scrute avec soin et qu'une génération qui s'affranchit du devoir rejette en bien des cas. Ce sentiment étant devenu général, il s'en suit que les histoires de revenants et autres traits surnaturels ne sont plus regardés que comme des croyances absurdes, et ceux qui osent élever la voix contre cette tendance universelle sont vite accablés de ridicule et de brocards, comme des êtres livrés à la superstition.

Puisque l'on s'est mis à nier l'existence des spectres, des fantômes, des revenants de toute nature, en dépit de milliers de témoignages classiques et autres, doit-on s'étonner que la croyance aux songes, quoique appuyée sur la révélation, ait été aussi mal accueillie !

Il existe plus de choses dans le ciel et sur la terre que dans tous les rêves de notre philosophie, a dit Shakespeare.

Nous savons qu'il ne manquera pas de gens qui mettront en doute la véracité du récit suivant. Laissons-les l'envisager comme bon leur semble. Les faits sont authentiques.

II.

Dans le joli petit village de Waterton qui repose douillettement au milieu des champs de houblon de Kent, en Angleterre, dans le salon de l'une des plus attrayantes maisons de ce groupe de jolies maisonnettes, deux personnes se disaient adieu.

C'était le 15 décembre 1811.

A première vue, on s'apercevait que c'étaient des amoureux.

Si au lieu de raconter une simple histoire, j'écrivais un roman, il me serait facile de vous parler des aimables qualités et des grâces de la jeune fille qui est en scène, comme aussi de vous décrire les mérites du jeune homme qui va se séparer d'elle.

Leurs noms étaient Annie Lee et C. E. Howard, capitaine au 47ième régiment en partance pour le Canada.

Le capitaine aimait profondément sa fiancée

Cependant l'attrait des aventures, surtout chez un militaire, adoucissait pour lui, l'amertume de la séparation. Il n'en était pas ainsi de la jeune fille dont le chagrin ne pouvait manquer de s'aggraver par l'anxiété durant une absence dont on ne connaissait point la durée. La guerre américaine pouvait être fatale à l'officier ; Melle Lee implora de lui la faveur d'abandonner l'armée avant son départ.

Comment, s'écriait-il, vous me conseillez une démarche qui serait une honte ! Voyons, n'y songez plus. A mon retour, vous oublierez cela, nous entrerons *chez nous* pour ne plus nous séparer.

N'allez pas croire, reprit-elle, que j'agisse par un sentiment d'égoïsme, non ! Hier encore, ma résolution était inébranlable : je devais supporter courageusement l'absence, mais aujourd'hui tout est changé, j'éprouve les étreintes d'un pressentiment funeste. Si vous partez, je ne vous reverrai plus... vivant.

La conversation roulait sur ce triste sujet, lorsque sonna l'heure de se séparer. Annie répétait avec instance que tout était fini et qu'ils ne se reverraient plus. Le capitaine, domptant sa douleur, la quitta baignée de larmes et sortit la mort dans l'âme.

III.

Là-bas sur les flots bleus de l'Océan, un navire est arrêté par le calme et se mire à la fois dans les deux abîmes qui l'enveloppent de partout : le ciel et l'eau. Il fait nuit, mais le temps est clair et la lune resplendit dans la voûte céleste. Le capitaine Howard vient de quitter son cadre ; il était éveillé par un travail de son esprit. Il se promène sur le pont et semble plongé dans une profonde inquiétude. En ce moment, l'officier de quart s'approche de lui.

—Qu'avez-vous donc, capitaine, vous êtes morose et abattu à l'extrême.

—Crawford, croyez-vous aux songes !

—Comment, si j'y crois ! mais oui, est-ce que je ne rêve pas souvent moi-même ?

—Ce n'est point ce que je vous demande, dit le capitaine. Je veux savoir si vous êtes d'opinion que les rêves réflètent parfois d'avance des évène